

Nome da candidata ou candidato: _____

Prova de Proficiência em Língua Francesa – 11 de dezembro de 2015.

INSTRUÇÕES

1. Certifique-se de ter escrito seu nome em letra legível em todas as páginas de resposta, no espaço reservado no cabeçalho.
2. Este caderno de prova é composto por esta folha contendo as instruções para a realização da prova e o enunciado das questões, por um breve glossário referente ao texto-base, por uma página de rascunho e páginas destinadas à transcrição das respostas às questões que compõem a prova e pelo texto-base.
3. Escolha **5 das 7 questões** abaixo e responda-as de forma objetiva e concisa.
4. É obrigatório o uso de caneta esferográfica azul ou preta.
5. Escreva as respostas de forma legível e, na medida do possível, evite rasuras. A folha de rascunho deve auxiliar nesse sentido.
6. Duração máxima da prova: 3 horas (das 14h às 17h).
7. É proibido o uso de dicionário e não é permitido qualquer tipo de consulta.
8. Ao final, devolva todas as páginas do caderno de prova, inclusive aquelas não utilizadas.

Texto-base: Achille Mbembe, *Critique de la raison nègre*. La Découverte : Paris, 2013 : 2-7.

QUESTÕES

1. Quais os termos que permitiriam, segundo o autor, abordar a temática da raça e do racismo ?
2. Em que consistiria, na formulação do autor, o altruícidio ?
3. Relacione os mitos fundacionais do poderio ocidental apontados pelo autor.
4. O que define, segundo o autor, a alteridade residual atribuída simbolicamente à figura da África, em geral, e do negro, em particular?
5. Para o autor, quais seriam e em que se diferenciariam as posições mais indulgentes com relação à alteridade da figura do negro ?
6. Quais seriam, de acordo com o autor, os elementos definidores e os atributos do mecanismo da fabulação ?
7. Quais seriam, para o autor, as principais dificuldades discursivas e teóricas para abordar as figuras da África e do negro ?

Nome da candidata ou candidato: _____

GLOSSÁRIO

Abreviações: *adjetivo (adj.)*, *advérbio (adv.)*, *locução (loc.)*, *substantivo (sub.)*, *verbo reflexivo ou pronominal (vr)*, *verbo transitivo (vt)*, *verbo intransitivo (vi)*

absence d'œuvre (*loc. sub.*): ócio, inação, inércia, incúria, displicência, negligência, abandono

altruicide (*sub.*): altruicídio, eliminação ou supressão do outro ou de sua alteridade

ancrage (*sub.*): ancoragem, fixação, sustentação

au demeurant (*loc. adv.*): em suma, no fundo, levando tudo o mais em conta

droit des gens (*loc. sub.*): Lei dos Povos, Direito Internacional

écart (*sub.*): distância, intervalo, afastamento, separação

foudroyer (*vt*): fulminar, liquidar

hors-lieu (*sub.*): aberração, anomalia, desatino

manier (*vt*): lidar com, enfrentar, controlar

par ricochet (*loc. adv.*): em decorrência, de quebra, por consequência

s'abîmer (*vr*): afundar, submergir, deixar-se engolir

se dépouiller (*vr*): despir-se, desfazer-se, desnudar-se, renunciar

sous-tendre (*vt*): sustentar, estar subjacente a

tenir de (*loc. vt*): decorrer de, ser oriundo de, derivar de, dever-se a

tilt (*sub.*): clique, baque, palpite, compreensão súbita, inspiração repentina

Le sujet de race

Il s'agira donc, dans les pages qui suivent, de la raison nègre. Par ce terme ambigu et polémique, l'on entend désigner plusieurs choses à la fois : des figures du savoir ; un modèle d'extraction et de déprédation ; un paradigme de l'assujettissement et des modalités de son dépassement ; et finalement un complexe psycho-onirique. Cette sorte de grande cage, à la vérité réseau complexe de dédoublements, d'incertitudes et d'équivoques, a pour châssis la race.

De la race (ou du racisme), l'on ne peut parler que dans un langage fatalement imparfait, gris, voire inadéquat. Qu'il suffise de dire, pour l'instant, qu'elle est une forme de représentation primale. Ne sachant guère distinguer entre le dehors et le dedans, les enveloppes et leur contenu, elle renvoie, avant toute chose, aux simulacres de surface. Rapportée à la profondeur, la race est ensuite un complexe pervers, générateur de peurs et de tourments, de troubles de la pensée et de terreur, mais surtout d'infinies souffrances et, éventuellement, de catastrophes. Dans sa dimension fantasmagorique, elle est une figure de la névrose phobique, obsessionnelle et, à l'occasion, hystérique. Pour le reste, c'est ce qui se rassure en haïssant, en maniant l'effroi, en pratiquant l'altruicide, c'est-à-dire en constituant l'Autre non pas comme semblable à soi-même, mais comme un objet proprement menaçant dont il faudrait se protéger, se défaire ou qu'il faudrait simplement détruire, faute d'en assurer une totale maîtrise. Mais, ainsi que le précisait Frantz Fanon, la race est aussi le nom qu'il faut donner à l'amer ressentiment, à l'irrépressible désir de vengeance, voire à la rage de ceux qui, contraints à la sujétion, trop souvent sont obligés de subir quantité d'injures, toutes sortes de viols et humiliations, et d'innombrables blessures. L'on s'interrogera donc, dans ce livre, sur la nature de ce ressentiment tout en rendant compte de ce qui fait la race, sa profondeur à la fois réelle et fictive, les rapports dans lesquels elle s'exprime, et ce qu'elle fait dans le geste qui consiste, comme ce tilt historiquement le cas avec les gens d'origine africaine, à rendre la personne humaine soluble dans la chose, dans l'objet ou dans la marchandise.

Fabulation et clôture de l'esprit

Le recours au concept de race, du moins tel qu'on vient de l'esquisser, pourrait étonner. Au demeurant, la race n'existe pas en tant que fait naturel physique, anthropologique ou génétique. Mais elle n'est pas qu'une fiction utile, une construction fantasmatique ou une projection idéologique dont la fonction serait de détourner l'attention de conflits jugés autrement plus véritables – la lutte des classes ou la lutte des sexes par exemple. Dans bien des cas, elle est une figure autonome du réel dont la force et la densité s'expliquent par son caractère extrêmement mobile, inconstant et capricieux. Du reste, il n'y a pas si longtemps, l'ordre du monde était fondé sur un dualisme inaugural qui, lui-même, trouvait une partie de ses justifications dans le vieux mythe de la supériorité raciale. Dans son avide besoin de mythes destinés à fonder sa puissance, l'Hémisphère occidental se considérait comme le centre du globe, le pays natal de la raison, de la vie universelle et de la vérité de l'humanité. Quartier le plus « civilisé » du monde, l'Occident seul avait inventé un « droit des gens ». Seul, il était parvenu à constituer une société civile des nations comprise comme un espace public de réciprocité du droit. Seul, il était à l'origine d'une idée de l'être humain possesseur de droits civils et politiques lui permettant de développer ses pouvoirs privés et publics comme personne, comme citoyen appartenant au genre humain et, en tant que tel, concerné par tout ce qui est humain. Seul, il avait codifié une gamme de coutumes acceptées par différents peuples y comprenant les rituels diplomatiques, les lois de la guerre, les droits de conquête, la morale publique et les bonnes manières, les techniques du commerce, de la religion et du gouvernement.

Le Reste – figure s'il en était du dissemblable, de la différence et du pouvoir pur du négatif – constituait la manifestation par excellence de l'existence objectale. L'Afrique, de manière générale, et le Nègre, en particulier, étaient présentés comme les symboles accomplis de cette vie végétale et

bornée. Figure en excès de toute figure et donc foncièrement infigurable, le Nègre en particulier était l'exemple accompli de cet être-autre, puissamment travaillé par le vide, et dont le négatif avait fini par pénétrer tous les moments de l'existence – la mort du jour, la destruction et le péril, l'innommable nuit du monde. À propos de telles figures, Hegel disait qu'elles étaient des statues sans langage ni conscience de soi ; des entités humaines incapables de se dépouiller définitivement de la figure animale à laquelle elles étaient mêlées. Au fond, il était dans leur nature d'héberger ce qui était déjà mort.

De telles figures étaient la marque des « peuples isolés et non sociables, qui, dans leur haine, se combattent à mort », se dépècent et se détruisent à la manière des animaux – une espèce d'humanité à la vie titubante et qui, confondant devenir-humain et devenir-animal, a d'elle-même une conscience finalement « dépourvue d'universalité ». D'autres, plus charitables, admettaient que de telles entités n'étaient pas entièrement dépourvues d'humanité. En état de sommeil, cette humanité ne s'était cependant pas encore engagée dans l'aventure de ce que Paul Valéry appelait l'« écart sans retour ». Il était pourtant possible de l'élever jusqu'à nous. Un tel fardeau ne nous conférait cependant point le droit d'abuser de son infériorité. Au contraire, nous étions tenus par un devoir – celui de l'aider et de la protéger. C'est ce qui faisait de l'entreprise coloniale une œuvre fondamentalement « civilisatrice » et « humanitaire », la violence qui en était le corollaire ne pouvant jamais être que morale.

C'est que, dans la façon de penser, de classer et d'imaginer les mondes lointains, le discours européen aussi bien savant que populaire a souvent eu recours aux procédures de la fabulation. En présentant comme réels, certains et exacts des faits souvent inventés, il a esquivé la chose qu'il prétendait saisir et a maintenu avec celle-ci un rapport fondamentalement imaginaire, au moment même où il prétendait développer à son sujet des connaissances destinées à en rendre objectivement compte. Les qualités premières de ce rapport imaginaire sont encore loin d'être totalement élucidées, mais les procédures grâce auxquelles le travail de fabulation a pu prendre corps ainsi que ses effets de violence sont, à présent, suffisamment connues. Et il y a, désormais, bien peu de choses que l'on puisse y ajouter. S'il y a cependant un objet et un lieu où cette relation imaginaire et l'économie fictionnelle qui la sous-tend se sont données à voir de la manière la plus brutale, la plus distincte et la plus manifeste, c'est bien ce signe que l'on nomme le Nègre et, par ricochet, cet apparent hors-lieu qu'on appelle l'Afrique et dont la caractéristique est de ne pas être un nom commun, encore moins un nom propre, mais l'indice d'une absence d'œuvre.

Certes, tous les Nègres ne sont pas des Africains et tous les Africains ne sont pas des Nègres. Peu importe pourtant où ils se trouvent. En tant qu'objets du discours et objets de connaissance, l'Afrique et le Nègre ont, dès le début de l'âge moderne, plongé dans une crise aiguë aussi bien la théorie du nom que le statut et la fonction du signe et de la représentation. Il en a été de même des relations entre l'être et l'apparence, la vérité et le faux, la raison et la déraison, voire le langage et la vie. Chaque fois qu'il s'est agi des Nègres et de l'Afrique en effet, la raison, ruinée et vidée, jamais n'a cessé de retourner sur elle-même et, très souvent, est venue s'abîmer dans un espace apparemment inaccessible où, le langage foudroyé, les mots eux-mêmes n'avaient plus de mémoire. Les fonctions ordinaires du langage éteintes, celui-ci s'est transformé en une fabuleuse machine dont la force tient à la fois de sa vulgarité, d'un formidable pouvoir de violation et de son indéfinie prolifération. Aujourd'hui encore, et dès lors qu'il s'agit de ces deux marques, le mot ne représente pas toujours la chose ; le vrai et le faux deviennent inextricables et la signification du signe n'est pas toujours adéquate à la chose signifiée. Le signe ne s'est pas seulement substitué à la chose. Le mot ou l'image, souvent, n'ont que peu à dire au sujet du monde objectif. Le monde des mots et des signes s'est autonomisé à un point tel qu'il n'est pas seulement devenu un écran à toute saisie du sujet, de sa vie et des conditions de sa production, mais une force propre, capable de s'affranchir de tout ancrage à la réalité. Qu'il en soit ainsi doit être attribué, en très grande partie, à la loi de la race.